

Seydou Koné

Le Péché

Roman



*A ma mère AWA Koné, une femme douce,
humble et tolérante.*

Toute ressemblance avec des personnes existant
ou ayant existé n'est que pure coïncidence.

Préface

C'est très jeune – précisément à l'âge de vingt deux ans – que j'ai débuté l'écriture de mon premier manuscrit.

Je commence à me rendre compte que ce n'était peut-être pas un hasard lorsque mes amis de lycée me surnommaient le futur écrivain.

Peut-être parce que j'étais non seulement un élève brillant en littérature mais également parce que je suis le neveu du célèbre écrivain Amadou Koné.

Je pense honnêtement que ma carrière d'écrivain a vu le jour grâce à l'influence de mon oncle Amadou Koné. Aussi ce dernier me fascinait-il chaque fois qu'il nous rendait visite à Ayamé.

Lorsque j'ai commencé à lire les œuvres de mon oncle à l'âge de dix-huit ans, je me disais intérieurement que devais suivre ses traces. J'ai été influencé non seulement par la personnalité, le charisme d'Amadou Koné, mais également par la qualité, la richesse de ses ouvrages comme Les

frasques d'Ebinto, Le respect des morts, Jusqu'au seuil de l'irréel, Liens, Terre ivoirienne...

Mon œuvre, le péché, écrit dans un style simple et perspicace, se veut un roman universel. Il dépeint avec fermeté les difficultés auxquelles les hommes et le monde sont confrontés. J'y évoque la prostitution, la cherté de la vie, l'insécurité, la corruption, le réchauffement climatique, la misère, l'anarchie...

Pour terminer, je voudrais modestement être vu non seulement comme un écrivain engagé, mais également comme un écrivain misérabiliste. C'est-à-dire un auteur qui dépeint avec insistance les aspects les plus misérables de la vie sociale.

Seydou Koné.

Chapitre 1

Etendu sur son lit, Bamba écoutait les crépitements des gouttes d'eau qui s'abattaient sur le toit de sa chambre.

La pluie devint de plus en plus violente.

Dehors, elle régnait en maître. Tous les élèves avaient fuit la cour de l'internat pour se réfugier dans leurs dortoirs respectifs. Comme il continuait à pleuvoir abondamment, Bamba ôta son kaki d'école afin de replonger dans un sommeil profond.

Baro Yacou, le voisin de chambre de Bamba, était quelqu'un d'inconscient.

En effet, éloigné de ses parents et vivant à l'internat à Abadoukro, Baro Yacou n'allait quasiment pas à l'école. Il faisait l'école buissonnière. Aussi était-il devenu un noctambule qui ne dormait pratiquement pas les nuits. Tandis que ses camarades de l'internat se souciaient de leur examen de fin d'année en s'adonnant sérieusement aux études, Baro Yacou prenait le maximum de plaisir à visiter à des heures tardives les *bandjidromes*, les bordels installés dans la ville

d'Abadoukro à des heures très tardives.

En quelques mois, il était devenu l'élève le plus connu et le plus spectaculaire de tout l'internat pour ses sorties nocturnes.

Réveillé brusquement par le bruit de sa pendule, Bamba se dirigea vers la douche pour faire ses ablutions. Il était cinq heures et demie du matin. Bamba était certes un élève travailleur, mais aussi un fervent musulman. Chaque jour, il faisait régulièrement ses cinq prières. Pendant ses heures libres, il lisait abondamment le Saint Coran. Il ne consommait pas d'alcool et détestait la cigarette.

Arrêté sur le tapis de prière, des « Allah Akbar » sortaient constamment de sa bouche. Il exécutait au fur et à mesure les génuflexions en accord avec les sourates et sa foi ardente.

Bamba se précipita vers les douches de l'internat. Ces cinq douches étaient toutes occupées. Il fallait faire la queue. Autrement dit, il devait s'insérer dans le rang, et attendre son tour avant d'aller se laver.

Dans le rang, il occupait la dixième place. Contrairement aux autres, il était moins soucieux car il avait cours à neuf heures du matin.

Fatigués de s'arrêter, la majorité des élèves quittait le rang, en prenant le soin de se faire remplacer par leur différent seau et afin d'éviter les disputes inutiles.

Des voix s'élevèrent au fur et à mesure que le temps passait. Parfois on entendait des voix de détresse « Les camarades, dépêchez-vous un peu ! J'ai

cours à sept heures trente. Je risque d'être en retard à l'école » ou « S'il vous plaît, nous sommes nombreux. Dépêchez-vous, à cause de Dieu ! »

Bamba venait d'achever sa toilette. Il mit ses vêtements d'école. Comme son lycée était éloigné de l'internat, il prit le chemin habituel en marchant lentement. Bamba n'aimait pas beaucoup son quartier Sokoura. Il le trouvait étrange dans la ville d'Abadoukro.

Contrairement aux autres quartiers modernes de la ville, Sokoura était un quartier précaire. Là-bas, il n'y avait presque rien. Aucune rue n'était asphaltée. Les problèmes d'eau exaspéraient les habitants. Aussi la trop grande misère des gens avait-elle contraint beaucoup d'entre eux à faire des branchements anarchiques d'électricité pour donner de la lumière, la nuit venue, aux sales rues du bidonville.

Ce qui choquait le plus, c'était la multitude des maisons en banco. Presque toutes les maisons de Sokoura étaient construites avec de la terre et de la paille. Les quelques maisons en briques appartenaient aux gens aisés du quartier.

Bamba n'arrivait pas à comprendre qu'un quartier, même très pauvre, n'ait pas d'infrastructures. C'est-à-dire des routes bitumées, un hôpital, une salle de cinéma

Il sortit de son quartier.

Il marchait maintenant sur la chaussée principale d'Abadoukro. C'était sans doute l'une des rares voies bitumées qui menait à la ville située à vingt kilomètres d'Abadoukro.

Bamba traversa la large voie avec prudence.

Il se mit à descendre dans un bas-fond. Avant d'atteindre le pont en béton. Bamba était toujours émerveillé chaque fois qu'il passait sur le pont en béton. D'une hauteur d'environ quinze mètres, le pont en béton dominait *Beho*, le fleuve côtier qui arrose les villes d'*Abadoukro* et d'*Adayou*.

Bamba marchait sur le pont long de cinquante mètres avec assurance. Il se raconte que ce pont a été construit pour rapprocher les quartiers de Sokoura et de Panan Panan. Le jeune lycéen avalait au fur et à mesure des mètres.

A cause du sérieux qu'il y avait dans les études et surtout la rigueur du corps enseignant, le lycée La cathédrale était une école d'excellence, par le passé. Maintenant, l'excellence et la rigueur avaient laissé place à la tricherie, au libertinage et à la prostitution de certains lycéens et lycéennes.

Bamba pénétra énergiquement dans l'enceinte du lycée. Les classes étaient bondées d'élèves. De loin, on apercevait les professeurs dans différentes salles de classe, en train de transmettre la connaissance aux élèves. A pas élancés, Bamba se dirigea vers la classe de terminale A1. La salle était à moitié remplie. Conscientieux, certains élèves, relisaient leurs différentes leçons avant l'arrivée du professeur. Par contre, d'autres et principalement des filles se plaisaient à dénigrer leurs amies.

M. Amsan pénétra dans la salle de classe. C'était

le professeur de Français. En guise de respect, ses élèves se levèrent et s'assirent ensuite.

M. Amsan était un homme avoisinant la quarantaine d'années. Il était humble et respectueux. C'était aussi un brillant professeur de français, sans doute le plus brillant de tous les professeurs de français du lycée La cathédrale.

Ce qui impressionnait le plus Bamba, c'est que son professeur, M. Amsan refusait les avances à lui faites par ses lycéennes. Autrement dit, il était l'un des rares enseignants à avoir refusé de coucher avec des lycéennes. Il tenait coûte que coûte à se faire respecter, à préserver son autorité.

Le cours commença et portait sur un texte du prolix écrivain ivoirien Amadou Koné.

M. Amsan racontait, souvent, à ses élèves qu'il avait eu pour professeur de lettres Amadou Koné. Il ne se lassait jamais, en présence de ses élèves, de décrypter la vie, les parcours scolaire et universitaire de l'un des grands écrivains africains, Amadou Koné.

Dans la foulée, un élève leva la main droite et se mit à questionner M. Amsan :

– Monsieur, s'il vous plait, pourquoi parlez-vous tant d'Amadou Koné ?

– C'est simple, mes élèves. Premièrement, ce grand monsieur m'a enseigné les lettres modernes à l'université nationale de Côte d'Ivoire. Deuxièmement, il doit être un modèle pour toute la jeunesse africaine.

– Monsieur, c'est-à-dire quoi, concrètement ?

– Je vous trouve très doué, mon élève. Vous me pouvez des questions très intelligibles.

Je disais qu'Amadou Koné doit être un modèle pour toute la jeunesse africaine. Sachez qu'il a écrit Les frasques d'Ebinto avant l'âge de dix-sept ans. Il a ensuite obtenu son doctorat en lettres modernes avant l'âge de trente ans. Brièvement, je veux vous dire que vous pourriez réussir, à condition de prendre vos études au sérieux. Et de persévérer dans tout ce que vous faites...

La sonnerie du lycée retentit brusquement. C'était la récréation ! La cour du lycée devint subitement assourdissante. Située juste derrière les salles de classe, la pergola grouillait de monde. Là-bas, morceaux de pain, gâteaux et jus de fruits étaient arrachés par les élèves. Généralement comiques, ces vendeuses ne cessaient de vanter leurs « produits » afin d'attirer les plus hésitants.

Assis sous un arbre, non loin du petit marché, Bamba voyait défiler dans sa tête tous les conseils prodigués par M. Amsan. Lui Bamba, n'avait peut-être pas les mêmes capacités intellectuelles qu'Amadou Koné. Mais une chose le rassurait : il savait qu'il allait se faire une place au soleil ou avoir un emploi digne dans un futur proche.

C'était samedi et la nuit s'abattait lentement sur Sokoura. Il était exactement dix-huit heures. L'internat, jadis très calme, se transformait en une fourmilière toutes les fins de semaine.

Partout, on entendait de la bonne musique de Côte d'Ivoire, principalement de la musique *Zouglou*.

Potelées, charmantes et séduisantes, les filles de l'internat portaient des tenues provocantes pour attirer les hommes dans les coins chauds d'Abadoukro. L'internat regorgeait de très belles filles comparables à des anges.

Assis au seuil de sa porte, Bamba observait les faits et gestes de ses camarades. Parfois, il n'hésitait pas à se poser des kyrielles de questions : où allaient ses camarades chaque samedi ? Que faisaient-ils hors de l'internat chaque week end ?

Très séducteur, Baro Yacou était superbement habillé ce soir là. En effet, il était vêtu d'un pantalon de couleur noire et d'une très belle chemise bleue. Il portait une paire de souliers de couleur noire. Baro Yacou trouvait son voisin Bamba très étrange et bizarre. Celui-ci ne s'intéressait jamais aux choses essentielles de la vie, c'est-à-dire le sexe et l'alcool. Cependant, il passait des heures à étudier ses leçons. Et quand il n'étudiait pas, il s'adonnait à l'une de ses passions : la lecture.

1. Zouglou : danse urbaine née sur les cités universitaires de Cote d'ivoire par un groupe d'étudiants.

Ce samedi-là, à vingt-deux heures, l'internat était comparable à un cimetière tant il était paisible.

Assis dans son lit, Bamba lisait avec passion un roman de son auteur préféré, Amadou Koné. Ce qui

l'impressionnait chez cet auteur, c'était son style simpliste, et surtout les citations contenues dans ses œuvres.

Fatigué et étendu dans son lit, Bamba fut réveillé par le bruit de la porte. Il y avait quelqu'un qui tapait. Lorsqu'il consulta sa montre, il était exactement trois heures du matin. Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. C'était Kangah Sarah.

– Voisin, excuse-moi de te déranger. Je reviens de la ville. Je...

– Que fais-tu là, Sarah ?

– Je disais que j'étais allée m'amuser en ville. Là-bas, j'ai égaré la clé de ma chambre. Ma voisine n'est pas encore de retour. Donc, je voudrais dormir dans ta chambre.

– Tu pourrais rentrer pour te coucher.

– Merci voisin, c'est gentil de ta part.

Kangah Sarah était élève en classe de terminale et, comme lui, préparait le baccalauréat.

Kangah Sarah se confessa à Bamba. Honnêtement, elle avait honte de la vie qu'elle et certains élèves de l'internat menaient.

Sarah fit comprendre à Bamba qu'elle et les autres filles de l'internat se prostituaient, tout le week-end, dans les endroits chauds d'Abadoukro. Elle expliqua que cette prostitution de luxe était un réseau discret et très fermé. En effet, les filles déposaient leurs différentes photos et numéros de téléphone portable dans les hôtels et restaurants. Les réceptionnistes se chargeaient

de présenter les photos laissées aux clients de leurs différents établissements. Lorsqu'une ou des filles intéressaient ceux-ci, les réceptionnistes se chargeaient de les mettre en contact. Ils se rencontraient et discutaient le prix de la passe.

Ensuite, les filles allaient avec leurs clients lorsque le contrat était conclu.

Des gouttes de larmes perlaient le visage de Kangah Sarah. Elle n'arrivait pas à arrêter de sangloter. Elle voulait quitter cette vie, cet enfer plutôt. Comme le disait son père, la valeur d'un homme se trouve dans sa dignité. Et Sarah était consciente qu'elle n'avait aucune valeur puisqu'elle avait renoncé à son honneur, à sa dignité.

Médusé, éberlué et très choqué, Bamba n'en revenait pas. Il se mit à prodiguer de sages conseils à la jeune fille en lui recommandant de quitter ce milieu pervers.

Assis dans une chaise de fortune, non loin du seuil de la porte métallique, M. Amsan regardait tristement ses élèves de la classe de terminale. Le dernier devoir de rédaction avait été une catastrophe. Les notes oscillaient entre cinq et huit. Seul Bamba avait eu une note égale à douze et il reçut les félicitations du professeur. M. Amsan devint subitement coléreux.

Sa voix jadis douce se métamorphosa. Il se mit à blasphémer, à injurier les élèves qui l'écoutaient sans broncher. « Je suis énormément déçu de vous. Le sujet de rédaction portait sur l'utilité de la littérature

africaine. Ce qui m'a le plus choqué, c'est que j'ai des élèves dans cette classe qui ne savent pas ce qu'est la littérature africaine. Aussi sont-ils incapables de la définir... Je me pose alors la question de savoir dans quel univers nous sommes. Où va l'école ? Je n'arrive pas à comprendre que des élèves de classes terminales fassent autant de fautes de grammaire dans leur devoir. Ce qui m'a le plus écœuré, c'est l'emploi de mots *nouchi* dans certains devoirs... Autrement dit, vous n'arrivez pas à parler correctement la langue française. Vous gagneriez à vous adonner à la lecture, à étudier avec sérieux vos leçons. Quant à toi Bamba, je t'encourage à continuer sur cette lancée. Tu as un bel avenir devant toi. Vous pouvez disposer ! »

*
* *

La journée dominicale s'annonçait très reluisante. Dans le lavage-auto, Bamba et ses deux collègues avaient en moins de deux heures lavé plus d'une dizaine de voitures.

Situé en bordure de route, non loin du fleuve côtier Bého, le lavage-auto occupait une large superficie.

Bamba exerçait ce *djossi*, ce travail les samedis et dimanches pour recueillir un peu d'argent.

En effet, l'argent que lui expédiaient ses parents était modique. Bamba ne se plaignait jamais des sommes misérables que lui expédiaient ses géniteurs car il était conscient que ceux-ci étaient pauvres. Il